



Bulletin de la

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU
PLATEAU-MONT-ROYAL

Hiver 2020 • Vol. 15, no 4 • www.histoireplateau.org

LE PLATEAU AGRICOLE



Moulin seigneurial 1840 aquarelle / Bainbrige, Philip John (1817-1881) BAC 2836302

L'AGRICULTURE SUR LE PLATEAU • NOURRIR MONTRÉAL

À L'ÉPOQUE PRÉ-INDUSTRIELLE • LES VERGERS DE LA CÔTE-À-BARON

LES TERRES CLARK ET BAGG • LES JARDINS DE L'INSTITUTION DES

SOURDES-MUETTES • LA FERME LOGAN • MOULIN SEIGNEURIAL • LA VILLA LUNN

SOMMAIRE

NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

Événements divers 3

LES JARDINS DU MILE-END

Marie-Josée Hudon 4

ÉDITORIAL

Gabriel Deschambault..... 5

L'AGRICULTURE SUR LE PLATEAU

Jean-Claude Robert..... 6

NOURRIR MONTRÉAL À L'ÉPOQUE PRÉ-INDUSTRIELLE

Joanne Burgess 8

LE PLATEAU AU TEMPS DES VERGERS

Bernard Vallée 10

IMAGES DU PLATEAU AGRICOLE

Diverses photographies..... 12

LES TERRES DES FAMILLES CLARK ET BAGG

Justin Bur 14

LES JARDINS DE L'ANCIENNE INSTITUTION DES SOURDES-MUETTES

Marie-Claude Béland..... 16

LA FERME LOGAN... UN FERMIER EN CRAVATE

Gabriel Deschambault..... 18

CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES

Huguette Loubert..... 20-21

JARDINS SUR LES TOITS DU PLATEAU

Justin Bur 23

HOMMAGE À NOTRE PRÉSIDENT

Messages publics..... 24

EN COUVERTURE

L'aquarelle de Philip John Bainbrigg (1817-1881) représente le moulin seigneurial qui était situé dans l'actuel secteur des rues Prince-Arthur et Saint-Dominique. Ce moulin seigneurial ne dépend pas des Sulpiciens, mais plutôt de l'arrière fief Closse sous le seigneur Pierre Foretier. On le voit également à l'article d'Huguette Loubert en page 20.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Hiver 2020 • Vol. 15, no 4

Rédacteur en chef :
Gabriel Deschambault

Correctrice : Renée Dumas

Infographiste : Alejandro Natan

Le bulletin est publié quatre fois par année, les 21 mars, juin, septembre et décembre.

Imprimeur : Centre de copies Papillon,
4465a rue De La Roche

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives
nationales du Québec (BAnQ) et
Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Centre de services communautaires
du Monastère

4450, rue Saint-Hubert, local 419

Montréal H2J 2W9

514 563-0623

www.histoireplateau.org

Conseil d'administration

Huguette Loubert, présidente par
intérim et directrice du Centre
de documentation et d'archives,
Gabriel Deschambault, secrétaire,
Robert Ascah, trésorier, Huguette
Legault, archiviste, Ange Pasquini,
webmestre, Justin Bur, Lorraine
Decelles et Michel Gagné,
administrateurs.

Chargée des communications : Amélie
Roy-Bergeron

La Société d'histoire du
Plateau-Mont-Royal a été
fondée par Richard Ouellet le
8 janvier 2006 et est membre
de la Fédération des sociétés
d'histoire du Québec.



La SHP est un organisme de bienfaisance,
numéro 85497 1561 RR0001.

VISITEZ
LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
SUR FACEBOOK!



NOUVELLES DE VOTRE SOCIÉTÉ

DÉCÈS DE NOTRE PRÉSIDENT

LE 4 OCTOBRE dernier, notre président et fondateur de la SHP, Richard Ouellet, nous quittait sans nous avoir avertis trop trop d'avance. Il souhaitait ça comme ça! Tout le monde a été très attristé et nous avons reçu de très nombreux témoignages de sympathie, s'adressant bien sûr à sa famille, mais également aux compagnons et compagnes de route de Richard au sein de la SHP. Nous avons été très touchés et nous vous proposons quelques-uns de ces témoignages sur la quatrième de couverture du bulletin. Comme Richard s'intéressait à tout et n'était jamais à court d'idées et de projets, il n'est probablement pas encore rendu à destination. Nous lui souhaitons : « **Bonne route!** »

CRÉATION D'UN FONDS PERPÉTUEL

AFIN de souligner la contribution exceptionnelle de Richard Ouellet à la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal (SHP), un fonds perpétuel a été créé en son nom à la Fondation du Grand Montréal (FGM). Grâce à la générosité de plusieurs donateurs et donatrices, ce fonds possède déjà un actif de 13 000 \$. Les revenus générés par le fonds seront versés annuellement à la SHP. Les personnes souhaitant contribuer à ce fonds peuvent le faire en se rendant sur le site web de la SHP et en cliquant sur l'onglet pour les dons.

VOTRE CONSEIL D'ADMINISTRATION

LE CA de la SHP a nommé Huguette Loubert présidente par intérim jusqu'à la prochaine assemblée générale annuelle, qui doit se tenir le 8 décembre, par « visioconférence » et pendant laquelle se dérouleront les élections annuelles. Le défi est grand, mais notre amie Huguette en a vu d'autres. Vous serez informés des procédures pour participer à l'assemblée.

COVID-19

LA PANDÉMIE n'a pas seulement bouleversé la vie des humains en général. La vie de notre Société a également été grandement chamboulée avec les annulations des programmes de conférences et de visites guidées, la fermeture du Centre, etc. Nous travaillons très fort et nous reprenons peu à peu le dessus; nous planifions pour bientôt une conférence d'Yves Desjardins de Mémoire du Mile-End, qui sera virtuelle. Vous en serez informés.

PROJET D'EXPOSITION SUR LA RUE SAINT-DENIS

LA SOCIÉTÉ d'histoire du Plateau s'est jointe à l'Association des commerçants de la rue Saint-Denis et à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) pour élaborer une exposition qui marquera le centenaire des Archives nationales. Le projet consiste à installer, à divers endroits sur la rue Saint-Denis, entre Roy et Gilford, 15 panneaux d'exposition. Chacun présentera deux photographies tirées des Archives nationales. Gabriel Deschambault a participé à leur choix et a aiguisé sa plume pour la rédaction des légendes; Renée Dumas a assuré la correction linguistique.



LIBRAIRIE DU SQUARE

À LA SUITE de la parution de notre bulletin portant sur le Square Saint-Louis, Huguette Loubert a pris contact avec la Librairie du Square, sur la rue Saint-Denis, afin qu'ils offrent en vente ce numéro spécial. Le succès de l'entreprise nous fait songer à une collaboration plus soutenue dans le futur. Qui sait!

MEMBERSHIP

NOUS SOMMES heureux de vous annoncer que nous avons atteint le nombre de 300 membres. C'est une grande joie pour nous, car c'est d'abord le signe que les gens apprécient notre travail, que de nouvelles personnes nous découvrent, qu'elles adhèrent à notre société ou se réajouent. Merci !

LE JARDIN MILE-END



En 2003, j'ai brossé une petite toile illustrant le jardin Mile-End et les façades des immeubles bordant les lieux.

La forme carrée de la fenestration de ces immeubles de couleur jaune soleil indiquait clairement que l'architecte (Rémy-Paul Laporte) devait être lui-même jardinier. C'est une hypothèse. Il semble, en tout cas, s'être passablement inspiré de l'environnement immédiat. Quant à moi, c'est sans doute Ploutos, dieu grec de l'Antiquité, dieu de l'abondance, qui créa en moi sa part estivale de jardinage et de belle récolte.



*Tableau de Marie-Josée Hudon,
artiste portraitiste et fondatrice du*

Musée
des Grands Québécois
Une autre **forme** de **mémoire**
www.mdgq.ca



Gabriel Deschambault
Secrétaire du CA de la SHP

ÉDITORIAL

LE PLATEAU AGRICOLE

LE PLATEAU AGRICOLE... Quel drôle de sujet!

En cette ère de l'électronique au bout des doigts, nous sommes tellement branchés sur le moment présent que nous avons du mal à imaginer que notre environnement quotidien a déjà été occupé par des fermes, des bêtes à cornes, des animaux de basse-cour,

de sujets relatifs à l'agriculture et de ce qui poussait dans le secteur. Les différents auteurs des articles nous présentent la dynamique qui animait la culture du sol, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à la fin du XIX^e. Par ailleurs, il est intéressant de constater que les grands espaces n'étaient pas utilisés de la même façon près de la ville que dans les campagnes environnantes.



Depuis le terrain d'exercice, Mile-End, 1840
Aquarelle Philip Bainbrigge, McCord M982.531.10.

des potagers ou des champs de blé, d'avoine ou de maïs.

MAIS depuis, le passage du temps a fait en sorte que « l'habitant » a peu à peu transformé son besoin de produire ses propres victuailles, en un besoin d'avoir accès à un marché ou un supermarché pour se les procurer. Les terres du Plateau, à cause de leur proximité avec une jeune métropole qui a besoin de se développer, ont rapidement vu leur intérêt pour la culture être remplacé par leur intérêt pour le développement immobilier.

LES VIEILLES familles d'agriculteurs ont donc rapidement été sollicitées par une autre forme de « cultivateurs » : des gens qui cultivaient des lots à construire! Dans ce numéro du bulletin, nous traitons, avant tout,

NOTONS également que l'escarpement de la future rue Sherbrooke, la Côte-à-Baron, était le domaine des vergers et des belles villas de leurs propriétaires. C'est aussi fascinant d'apprendre que les œuvres des grandes communautés, comme l'Institution des Sourdes-Muettes ou encore l'Hôtel-Dieu, possédaient leurs propres jardins et potagers, afin d'assurer une partie de leur subsistance et de celle de leurs pupilles.

LA FERME Logan, ancêtre du parc La Fontaine, illustre les efforts de ses propriétaires à l'égard d'une agriculture hors norme, qui détonne dans le paysage de l'époque.

EXCEPTIONNELLEMENT, nous ouvrons aussi nos pages à l'histoire récente; nous présentons un volet moderne de la pratique de l'agriculture urbaine, avec la culture sur les toits. James Logan aurait sûrement été très curieux à l'égard de cette approche et nul doute qu'il n'aurait pas hésité à la mettre de l'avant à son époque. Malheureusement pour lui, la plupart des toits étaient en pente à ce moment-là.

UN TRÈS BEAU bulletin, qui réunit les plumes de trois des auteurs du *Dictionnaire historique du Plateau*; de la directrice du Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal, à l'UQAM; de la responsable des Archives historiques Providence; ainsi que des collaborateurs réguliers de la SHP.

Bonne lecture !



Jean-Claude Robert
Professeur émérite (UQÀM) et membre de la SHP

L'AGRICULTURE SUR LE PLATEAU

LES ACTIVITÉS AGRICOLES sont anciennes sur l'île de Montréal; lorsque les premiers « Montréalistes » arrivent en 1642, ils ne se trouvent pas devant une forêt vierge. En effet, dès le XVI^e siècle, les relations de voyage de Jacques Cartier y signalent l'existence de terres cultivées parmi des zones boisées. Ce constat est corroboré par l'examen de la succession forestière, qui témoigne des traces plus anciennes de l'agriculture sur brûlis et de l'horticulture des Premières Nations. Au moment de l'arrivée des Français, les parcelles anciennement cultivées sont retournées en friche et, au nord du mont Royal, une imposante forêt de cèdres blancs (*Thuja*) occupe la crête centrale de l'île.

Entre 1642 et 1663, Chomedey de Maisonneuve délimite d'abord l'espace réservé pour la ville et concède autour une série de petites terres. Toutefois, à partir de la fin des années 1690, le territoire est bouleversé par la croissance de la population et l'accélération de la mise en valeur agricole. Le reste de la seigneurie est divisé en terres mesurant entre 2 et 3 arpents de largeur sur 15, 40 ou même 100 arpents en longueur (un arpent mesure environ 58,5 mètres). Ces terres sont regroupées par blocs, appelés côtes. Les terres sont attribuées à 75 %

en 1731 et, vers 1751, la proportion monte à 95 %. À la fin du siècle, on retrouve une trentaine de côtes et, en 1815, Joseph Bouchette note qu'il y a 1376 concessions sur l'île.

L'AGRICULTURE DU PLATEAU se développe surtout sur deux côtes : le coteau Saint-Louis et le courant Sainte-Marie. Même si les terres de l'île sont réputées pour leur fertilité, toutes ne sont pas mises en culture de manière uniforme. La présence de lits de pierre calcaire, en particulier, impose une modulation des utilisations. Ainsi, les cultivateurs louent des parties de leur terre comme carrière, tout en cultivant le reste et en conservant quelques parties boisées.

DÈS LA FIN DU XVIII^e siècle, la production agricole des côtes proches de Montréal est marquée par le marché urbain, phénomène qui s'accroît durant la première moitié du XIX^e siècle. Ainsi, on abandonne plus rapidement certaines cultures comme le blé, pour se spécialiser dans des productions destinées à la ville comme la pomme de terre, les cultures maraîchères et les fruits. Les cultivateurs se tournent aussi vers la production laitière et certains prennent en pension sur leur terre les vaches



Montreal from the mountain, 1784, Source : James Peachy, BAC 1989-218-2

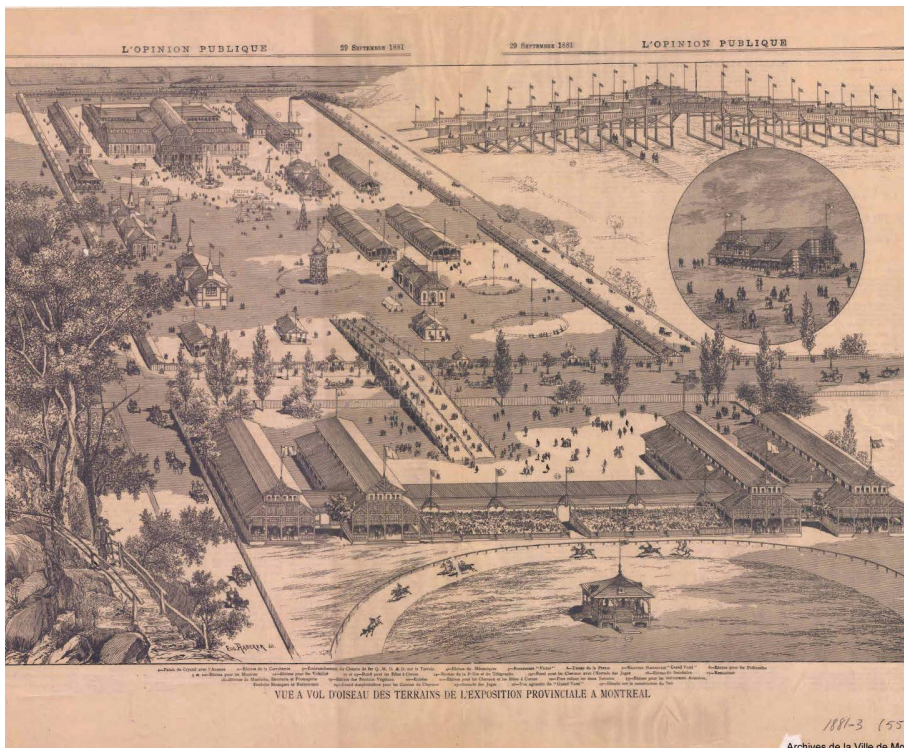
des laitiers de la ville. Il s'agit donc d'une agriculture plus intensive que dans les côtes plus éloignées. De plus, on y trouve de nombreux jardins et vergers, ces derniers sur les premières pentes du mont Royal, où la pomiculture se développe entre 1830 et 1870.

À PARTIR DE 1815, une partie de la bourgeoisie urbaine s'installe sur l'escarpement correspondant à la rue Sherbrooke, avec la vogue des grandes villas implantées au milieu d'un vaste espace, aménagé en jardins et vergers. Un peu plus haut, d'autres bourgeois créent de véritables fermes modèles comme celles de James Logan, de Louis Beaubien (à Outremont) ou de Joseph-Édouard Guilbault. Lorsque l'Hôtel-Dieu s'installe sur le Plateau, en 1861, les religieuses prévoient l'espace pour un jardin et un verger. D'autres communautés font de même; vers le milieu des années 1880, les Jésuites créent un jardin sur le terrain du scolasticat de l'Immaculée-Conception et gardent quelques animaux. C'est ainsi qu'à la fin des années 1940, le Centre Immaculée-Conception commencera ses activités sportives dans un ancien poulailler.

La coexistence des activités rurales avec des activités urbaines ou artisanales est la règle, comme en témoigne l'essor du hameau des « Tanneries des Bélair », près de l'intersection actuelle de la rue Henri-Julien et de

l'avenue du Mont-Royal. On y retrouve quelques tanneurs, beaucoup de journaliers, des carriers et des cultivateurs. En 1825, l'inspecteur des chemins, Jacques Viger, note que « les concessions faites dernièrement par M. Cadieux sur sa terre de la Côte-à-Barron unissent presque déjà la ville au village des Tanneries »; cette terre s'étendait de la rue Sherbrooke à l'avenue du Mont-Royal, dans l'axe de la rue de Bullion.

APRÈS 1850, les activités agricoles reculent de plus en plus et disparaissent largement après 1891, sauf pour les jardins, en particulier ceux des communautés religieuses. En 1846, la création du premier village reconnu par la loi, celui de Côte Saint-Louis, accélère le mouvement de fragmentation du territoire, préfigurant la multiplication des municipalités de banlieue. Fait significatif, elles se dotent de règlements permettant la poursuite de nombreuses activités à caractère rural, comme l'élevage des petits animaux. Il est intéressant de constater que c'est dans cet espace, tiraillé entre le rural et l'urbain, qu'on installe sur le Plateau, entre 1870 et 1898, l'exposition agricole et industrielle provinciale, occupant un terrain acheté des religieuses de l'Hôtel-Dieu, situé entre l'actuel boulevard Saint-Joseph et l'avenue du Mont-Royal, et débordant en partie sur le parc Jeanne-Mance.



LE PLAN DÉTAILLÉ des *Fortification Surveys* témoigne de la présence des terres agricoles sur le Plateau, encore en 1871, mais l'avènement du tramway électrique à partir de 1892, marque un tournant significatif de la croissance urbaine et, à l'aube du XX^e siècle, l'agriculture commerciale est disparue. Toutefois, les jardins persistent, depuis les jardins des communautés jusqu'à ceux des citoyens, stimulés par l'héritage campagnard de nombreux nouveaux citoyens, qu'ils viennent du Québec ou d'Italie. Le mouvement est encouragé lors de la Crise et par les temps de guerre (1914-1918 et 1939-1945), jusqu'à l'émergence des jardins communautaires après 1974, lesquels prolongent la trame rurale du Plateau .

Exposition provinciale de Montréal de 1881. Source : Eug. Haberer VM66-S5PO18op.pdf



Joanne Burgess
Professeure (UQAM) et directrice du
Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal

NOURRIR MONTRÉAL À L'ÉPOQUE PRÉ-INDUSTRIELLE

UNE AGRICULTURE PÉRI-URBAINE EN MUTATION

AUJOURD'HUI, dans le contexte de la pandémie qui bouleverse les chaînes d'approvisionnement transnationales, la question de la sécurité alimentaire des Québécois et des Montréalais suscite de vives préoccupations. Diverses initiatives voient le jour afin de favoriser l'agriculture urbaine sous toutes ses formes. À une échelle régionale, nombreux sont ceux qui préconisent la réorganisation de la production agricole afin que soient mis en place des systèmes alimentaires territorialisés, sensibles aux caractéristiques du terroir et fondés sur des relations plus étroites entre producteurs et consommateurs.

Ces enjeux contemporains invitent à une réflexion sur le passé alimentaire de la métropole. Comment les Montréalais d'autrefois s'alimentaient-ils et, plus précisément, quelle était la contribution des zones rurales à proximité de la ville à leur alimentation? Au fil des années, de la croissance démographique et de l'urbanisation du territoire, comment cette agriculture péri-urbaine s'est-elle transformée? Voilà des questions que j'aimerais explorer, en privilégiant la proche banlieue de Montréal, soit la campagne encerclant le mont Royal.

L'ÂGE D'OR DE LA PRODUCTION CÉRÉALIÈRE

DÈS LA FIN du XVII^e siècle, sous l'action structurante des prêtres de Saint-Sulpice, seigneurs de l'île de Montréal, les environs de Ville-Marie se transforment en espace agraire. Des côtes sont délimitées, d'abord sur les rives de l'île de Montréal et à proximité de la ville, puis à l'intérieur des terres. Les côtes Saint-Joseph, Saint-Antoine, des Neiges et Sainte-Catherine encerclent progressivement le mont Royal. Un réseau routier, reliant la campagne à la ville, prend forme et les côtes se peuplent des premières générations de paysans qui, par leurs défrichements, modifieront le paysage naturel de l'île.

LE MONDE RURAL de la première moitié du XVIII^e siècle est caractérisé par la présence de champs et de prairies qui s'étendent vers l'intérieur des terres. Les premiers sont

voués à la culture des céréales, surtout le blé, ainsi qu'à celle des pois et des fèves; les prairies sont réservées à la culture du foin. Le bétail est peu nombreux, peut-être deux paires de bœufs, deux ou trois vaches laitières, quelques cochons et moutons, une douzaine de poules et un coq. Enfin, un espace à proximité de la maison et des bâtiments de ferme est réservé au jardin potager où sont plantés les choux, carottes, navets, oignons, citrouilles, courges et melons qui agrémentent un régime alimentaire où le pain est roi.

SI L'AGRICULTURE paysanne de cette époque cherche d'abord à combler les besoins alimentaires de la famille, le climat et le terroir montréalais sont propices à la production de surplus de blé qui, devenu farine dans les moulins seigneuriaux, sera ensuite transformé en pain, bis et plus rarement blanc, dans les fours des boulangers montréalais.



Propriété de John Leeming chemin de la Côte-des-Neiges 1859.
Source : William Notman, N-0000.120.14, Musée McCord, Montréal

LES VERGERS, UNE SPÉCIALITÉ MONTRÉALAISE

Présents dès les débuts de Ville-Marie au Domaine de la montagne des Sulpiciens et dans quelques propriétés de l'élite, les vergers connaissent une importante expansion après 1750. Leur présence accrue reflète l'émergence d'un nouveau type d'agriculture fondé sur une culture plus intensive de la terre, et les ressources plus grandes qu'une telle pratique exige. On retrouve dorénavant des vergers dans les exploitations paysannes autour du mont Royal, notamment sur le flanc sud où les conditions sont particulièrement favorables. La pomme est la grande spécialité des vergers montréalais, qu'il s'agisse de la grise, de la Bourassa ou de la fameuse. Les grands vergers de l'élite sont plus diversifiés : éventail plus grand d'espèces de pommes et présence de pruniers, de cerisiers, de poiriers et de groseilliers. Les abondantes récoltes de ces divers fruits sont écoulées sur le marché local, pour le plus grand plaisir des habitants de la ville et des faubourgs.

CROISSANCE URBAINE ET NOUVELLES ORIENTATIONS DE L'AGRICULTURE

À LA FIN du XVIII^e siècle, l'expansion de la ville à l'extérieur de l'enceinte fortifiée ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire de l'agriculture péri-urbaine. Le marché urbain en expansion incite les exploitants à proximité de la ville à délaisser les céréales pour d'autres cultures plus rentables : productions maraîchères, foin et location de prairies pour le bétail de la ville, notamment les vaches citadines qui font dorénavant une navette journalière.

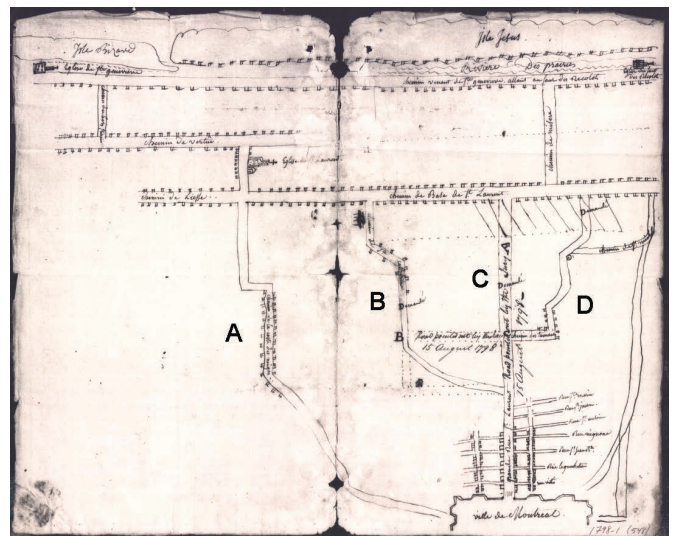
AILLEURS dans cette campagne montréalaise, pendant la première moitié du XIX^e siècle, la culture du blé disparaît aussi, remplacée cette fois par une agriculture mixte où l'élevage et la production laitière dominent. Le paysage se transforme de nouveau : une plus grande place est réservée aux prairies et aux champs d'avoine qui sert de fourrage. L'industrie laitière pour le marché urbain devient alors une nouvelle spécialité. On y écoule le lait, le beurre et le fromage, et de nombreux agriculteurs s'affichent désormais comme *dairyman*.

LA BANLIEUE, REFUGE DU LAITIER ET DU JARDINIER

MAIS la forte croissance de la ville, alors en voie d'industrialisation, de même que l'amélioration constante du réseau ferroviaire, déstabilise cette industrie laitière de proximité. Le bassin laitier de la métropole migre vers les paroisses périphériques de l'île, puis vers la grande région de Montréal et même au-delà, à la fin du XIX^e siècle. Les fermes laitières montréalaises disparaissent

et la banlieue devient le dernier refuge des petits laitiers, propriétaires de quelques vaches et d'une modeste « run de lait », chassés vers la périphérie de l'espace habité.

SI L'AGRICULTURE mixte et la production laitière sont en déclin après 1850, l'espace rural péri-urbain conserve néanmoins des fonctions nourricières. Les jardins maraîchers et l'horticulture, présents depuis longtemps dans les interstices des faubourgs et aux marges de l'espace habité, ne disparaissent pas de sitôt. Ils migrent vers les côtes et perdurent jusqu'au milieu du XX^e siècle. Les potagers résidentiels, les jardins communautaires et les multiples formes d'agriculture urbaine pratiquées aujourd'hui sont leurs héritiers et rappellent à la mémoire le riche passé agricole de Montréal.



OUVERTURE DE LA RUE SAINT-LAURENT ET AUTRES RUES, 1798. Source : VM66-S3P001

- A / Chemin de la Côte-des-Neiges
- B / Chemin de la Côte Sainte-Catherine
- C / Chemin de Saint-Laurent
- D / Chemin des tanneries

CETTE ANCIENNE carte montre les principaux chemins structurant les régions au nord de la vieille ville. Le point D nous montre le petit village de la « Tannerie des Béllaire », qui s'est installé au tout début du XVIII^{ème} siècle sur ce qui deviendra aujourd'hui la rue Henri-Julien au nord de l'avenue du Mont-Royal. Le chemin sinueux bifurque plus haut vers l'est et deviendra plus tard le Chemin des Carrières. Le chemin à l'extrême droite serait un chemin encore plus ancien rejoignant le Fort-de-lorette au Sault-au-Récollet. Il semble fusionner avec le chemin Saint-Michel ; c'est peut-être celui que l'on a appelé le « chemin des Sauvages ». À l'aide de sa cote sur le site des Archives de Montréal, vous pourrez apprécier le détail extraordinaire de ce document.



Bernard Vallée,
Sherpa urbain à Montréal Explorations,
Membre des Amis du boulevard Saint-Laurent et de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal

LE PLATEAU AU TEMPS DES VERGERS

SI vous avez eu la bonne idée de vous inscrire aux visites guidées du Musée des Hospitalières, vous avez pu passer les hauts murs d'enceinte de l'Hôtel-Dieu et déambuler dans ce vaste enclos qui abrite, encore aujourd'hui, le dernier verger de ce qu'on appelait, du XVII^e au XIX^e siècle, la Côte-à-Baron.

DE LA RUE Ontario à l'avenue Duluth, approximativement entre les rues Saint-Denis et Université, cette Côte-à-Baron (ou coteau), bien exposée au sud, était couverte de vergers au milieu desquels de riches Montréalais avaient établi, au XIX^e siècle, leurs villas cossues et leurs jardins d'agrément, avec vue sur le fleuve et les Montérégiennes.

À L'ORIGINE, les terrasses qui entourent la montagne, comme celle qui est occupée aujourd'hui par le Plateau Mont-Royal, et le territoire qui descend vers le fleuve, étaient couverts de forêts. L'implantation de Ville-Marie en 1642 et la croissance de la bourgade devenue Montréal vont rapidement provoquer un intense déboisement, autant pour la construction que pour le chauffage, ainsi que pour les cultures et les pâturages. Au début du XVIII^e siècle, la zone déboisée s'étend de la ville au pied du mont Royal

et, à l'est de la montagne, remonte jusqu'à l'axe des rues Fairmount et Masson de l'actuel Plateau Mont-Royal¹.

C'EST VERS la fin du XVIII^e siècle qu'on voit apparaître des vergers dans les faubourgs et jusqu'au pied du mont Royal, sur des superficies de plus en plus grandes. Après deux siècles de déboisement continu, c'est la première plantation importante d'arbres à Montréal. Les plus grands vergers appartiennent à des notables, aux communautés religieuses et aux seigneurs, les Sulpiciens, mais les vergers paysans deviennent aussi plus substantiels².

VOICI comment l'anglais Hugh Gray, qui a séjourné au Bas-Canada de 1806 à 1808, décrit les vergers de Montréal, dont font partie ceux de la Côte-à-Baron de notre Plateau actuel :

« Entre la Montagne et la ville de Montréal, il y a beaucoup de très beaux jardins et vergers, regorgeant de variétés de fruits de première qualité, et aucun endroit ne peut être mieux approvisionné en légumes que Montréal. Québec aussi est extrêmement bien approvisionné en légumes et en fruits; mais cette ville ne peut



Vergers autour du mont Royal, vers 1825.

Source : Dessin de Joseph Bouchette. Archives de Montréal, 009_V11_BM7-2_15P028_C15-42578-002

rivaliser avec Montréal, où le sol et le climat se combinent pour produire les meilleurs fruits que j'aie jamais vus. Les pommes sont particulièrement bonnes. La *pomme de neige*, ainsi nommée du fait qu'elle est extrêmement blanche et qu'elle a l'aspect granulé de la neige lorsqu'on la casse; comme la neige, elle fond presque entièrement dans la bouche; la *fameuse*, la *bourassa* et la *pomme grise*, sont des pommes au goût très fin. On trouve aussi des pêches, des abricots et des prunes de la plus grande qualité. [...] Les vergers des environs de Montréal produisent des pommes qui donnent un cidre, le plus délicieux qu'on puisse boire. »³

LA FIN du XVIII^e et le début du XIX^e siècle voient certains notables s'aménager des résidences secondaires au milieu des grands vergers, au dessus des escarpements des futures rues Dorchester et Sherbrooke et même à flanc de montagne. Vers la fin des années 1830, certaines de ces maisons de campagne sont transformées en résidences principales, amorçant un déplacement significatif vers le piémont de la montagne de l'élite urbaine qui préfère une grande villa de la banlieue champêtre, au grand air et avec une vue extraordinaire, plutôt qu'une petite maison de la vieille ville, trop proche des nuisances des activités portuaires ou des faubourgs décimés par les épidémies.



Détail de Topographical and Pictorial Map of the City of Montreal, 1846, by James Cane Civil Engineer.

Source : Archives de Montréal, VM66-S4P019

SUR LE PLATEAU Mont-Royal, nombre de ces villas ont précédé l'urbanisation du territoire. La carte de 1846 de l'ingénieur civil James Cane nous montre bien ces villas et leurs domaines arboricoles, le long des rues Sherbrooke, Saint-Laurent et Durocher, et sur le piémont de la montagne.

QUI DIT jardins d'agrément et vergers, dit aussi pépinières. Elles vont s'installer à leur proximité immédiate. Certaines, pour se distinguer de la compétition, vont glisser de la vente de plantes aux divertissements populaires et aux attractions circassiennes. Ainsi, le premier horticulteur canadien-français, Joseph-Édouard Guilbault (1803-1885), dont le jardin va occuper trois sites de la Côte-à-Baron entre 1831 et 1869, ne sera pas surnommé le « Barnum canadien » pour la réputation de ses cultivars de pommiers!

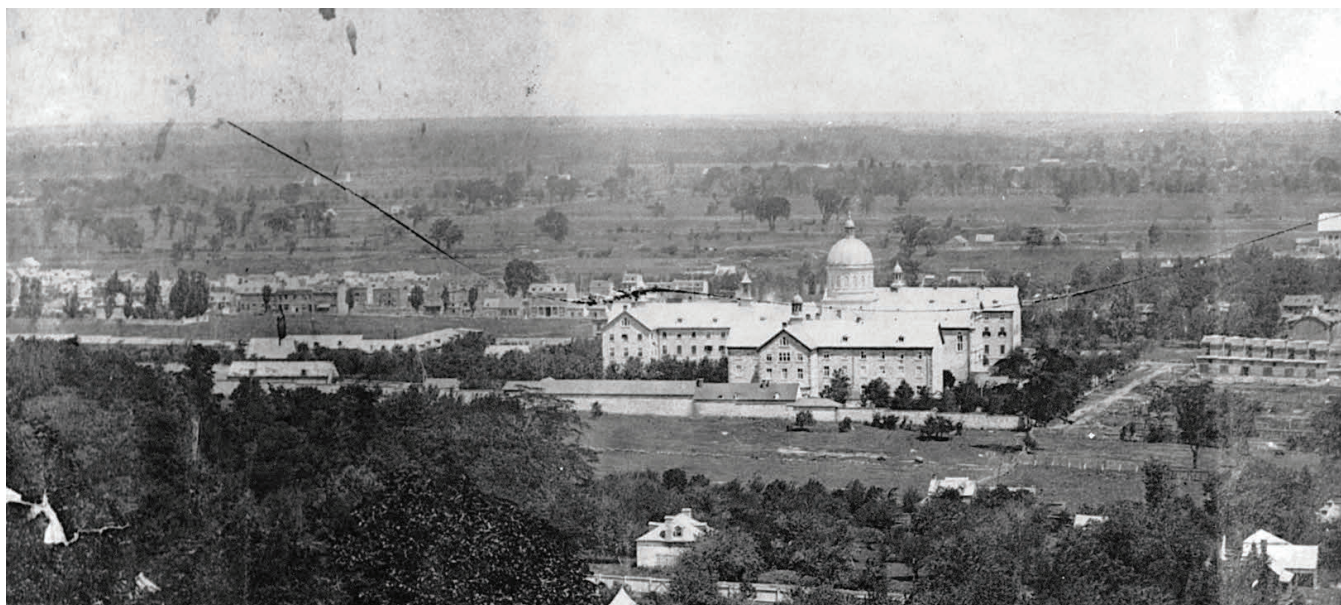


Exposition de la Société d'horticulture à Montréal au Jardin Guilbault.

Source : Dessin de James Duncan, tiré de The Illustrated London News, 16 octobre 1852

Notes. – 1. Loewen, Brad. « Le paysage boisé et les modes d'occupation de l'île de Montréal, du Sylvicole supérieur récent au XIX^e siècle », *Recherches amérindiennes au Québec*, Volume 39, Numéro 1-2, 2009, p. 5-21. 2. Commission des biens culturels du Québec. Étude de caractérisation de l'arrondissement historique et naturel du Mont-Royal, décembre 2005. 3. Gray, Hugh. *Letters from Canada*, London, 1809, 406 p.

IMAGES DU PLATEAU AGRICOLE



Hôtel-Dieu de Montréal 1869

Source : Musée McCord, James Inglis MP-0000.188.1

CETTE photographie unique nous montre le paysage agricole du Plateau-Mont-Royal en 1869. Vous êtes à même de constater qu'à cette époque, le territoire du Plateau n'est encore composé que de pâturages et de bâtiments isolés. L'Hôtel-Dieu est construit en 1860 par l'architecte Victor Bourgeau, pour les Hospitalières de Saint-Joseph. Le regroupement de bâtiments que l'on aperçoit à gauche est le noyau villageois de Saint-Jean-Baptiste, sur Saint-Laurent. Le petit édifice à droite, vers le haut, est le tout premier bâtiment de l'Institution

des Sourdes-Muettes qui, en 1864, s'installe rue Saint-Denis, face à Des Pins.

LES GRANDES institutions possédaient toutes des potagers et des jardins afin de subvenir à leurs besoins alimentaires. Ici, à l'Hôtel-Dieu, les potagers et jardins ont été très importants. Bien que les potagers soient maintenant chose du passé, les jardins des Hospitalières, célébrés pour leur quiétude et leur beauté, existent toujours et peuvent être visités sur rendez-vous.



Jardins de l'Hôtel-Dieu

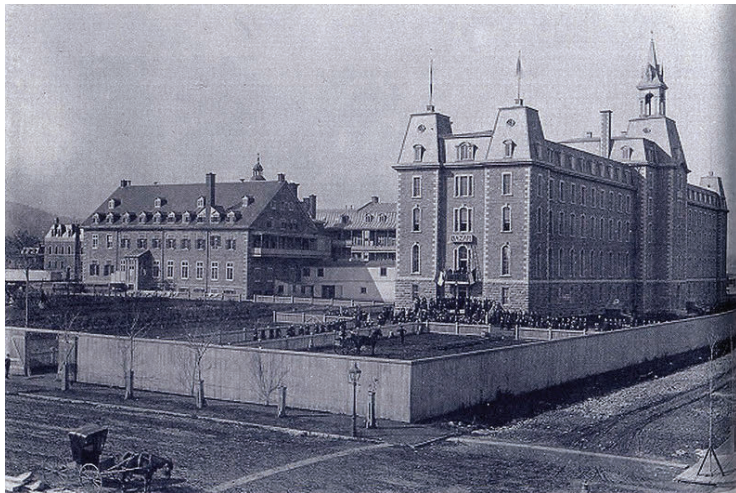
Source : Archives des RHSJ



Le jardin du couvent des religieuses hospitalières de Saint-Joseph, au printemps (vers 1955).

Source : Fonds Armour Landry 06MP97,S1,D11095-11102 BAnQ

CHEZ les Sœurs de la Providence, à l'Institution des Sourdes-Muettes, rue Saint-Denis, c'est la même situation, comme vous l'apprendrez dans l'article de Marie-Claude Béland en page 16. La photo de 1887 nous montre les anciens bâtiments de la rue Saint-Denis et les espaces réservés aux potagers du côté de la rue Cherrier. À l'extrême gauche de la photo, on peut apercevoir l'ancienne école Olier faisant front sur des Pins.



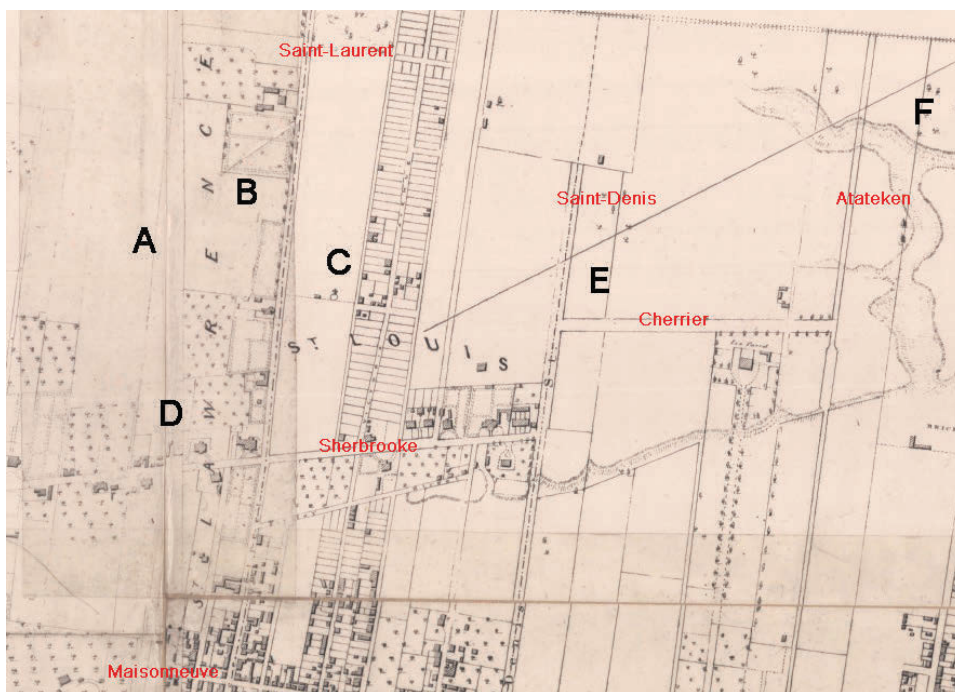
Institution des Sourdes-Muettes. Photographie de 1887 montrant les bâtiments originaux sur Saint-Denis et ceux sur Berri angle Cherrier. On aperçoit à l'extrême gauche, le vieux bâtiment de l'école Olier.

Source : Archives Providence Montréal



Vue des terrains de l'Institution en 1947, montrant les jardins en bas le long de la rue Cherrier.

Source : Archives de la Ville de Montréal



**ATLAS DE CANE
DE 1846 MONTRANT
LES SECTEURS
TRAITÉS DANS LE
BULLETIN**

- A) Futur site de l'Hôtel-Dieu
- B) Terres des Clark et Bagg
- C) Emplacement du moulin seigneurial
- D) Les vergers de la Côte-à-Baron
- E) Futur emplacement de l'ISM
- F) Ferme Logan

LES TERRES DES FAMILLES CLARK ET BAGG



Justin Bur
Membre du CA de la SHP

LA PREMIÈRE MENTION écrite du nom « Mile End » près de Montréal se trouve dans un bail signé le 17 octobre 1810. Phineas Bagg et son fils Stanley, entrepreneurs d'origine américaine, louent la propriété connue comme la « Mile End Tavern », s'étendant le long du chemin Saint-Laurent, de part et d'autre de l'actuelle avenue du Mont-Royal. La propriété ne se résume pas à la seule auberge située du côté nord-ouest du carrefour; c'est plutôt une vaste étendue de campagne servant au pâturage du bétail, à la création de jardins, à l'exploitation de cultures et à l'extraction de pierre calcaire. Au sud, la propriété débute à l'avenue des Pins; au nord, elle touche aux terres de la côte Saint-Laurent (près de l'avenue Beaumont); à l'ouest, elle s'étire jusqu'à la rue Jeanne-Mance ou au flanc du mont Royal. Phineas est aubergiste et Stanley gère l'élevage de bœufs pour des clients militaires. À différents moments de sa vie, ce dernier s'occupera de la coupe et de l'exportation du bois, du transport de canons pour l'armée britannique pendant la guerre de 1812, de l'organisation du chantier du canal de Lachine, de la gestion immobilière et, très brièvement, de politique.

LE BAILLEUR est John Clark, « inspecteur de bœuf et de porc », originaire du nord de l'Angleterre. Au fil des ans, Clark acquiert de nombreuses propriétés dans la campagne montréalaise, bâtissant un patrimoine foncier qu'il léguera à son petit-fils. La propriété qu'il loue au Mile End est un assemblage de terrains, incluant des parties qu'il a lui-même louées – dont la terre de la Providence, propriété des sœurs de l'Hôtel-Dieu, qui la récupèrent en 1821 et dont une partie servira à construire le nouvel Hôtel-Dieu, ouvert en 1861.

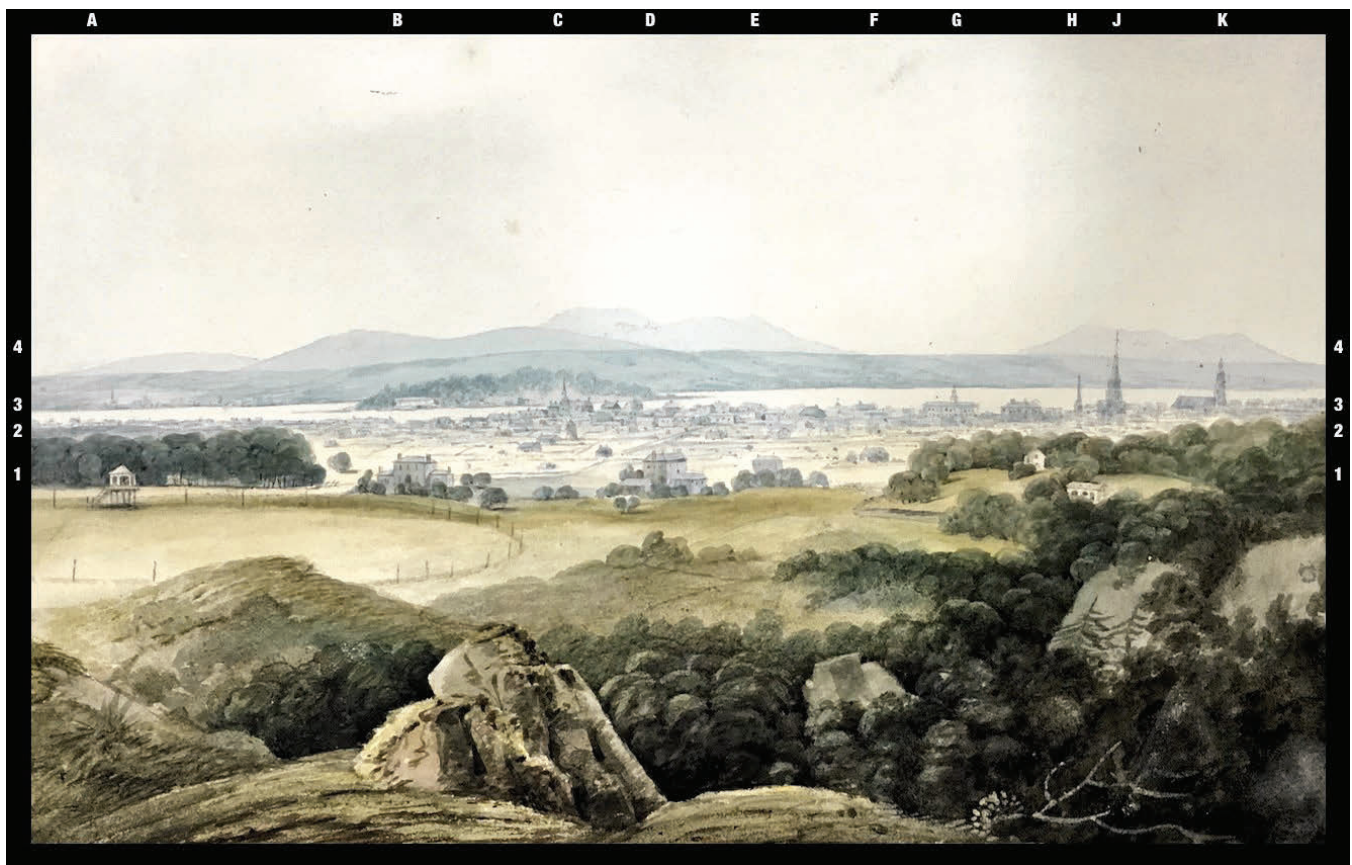
LE BAIL signé par Clark et les Bagg, d'une durée initiale de 5 ans et prolongé par la suite, oblige Phineas et Stanley à bien gérer le pâturage, probablement planté avec de la fléole des prés, et les terres arables qu'ils doivent cultiver ou faire cultiver. Selon la coutume, ils doivent entretenir les clôtures; ils peuvent couper du bois pour les clôtures

et pour le chauffage. Ils ont le droit d'extraire du sable et de la pierre calcaire des carrières indiquées sur le plan joint au bail. En outre, ils doivent toujours permettre aux sœurs de l'Hôtel-Dieu de faire paître leurs vaches avec le troupeau des Bagg.

QUELQUES MOIS après la signature du bail, Stanley Bagg sous-loue une partie de la ferme pour l'établissement d'une piste de courses de chevaux, probablement la première à Montréal. Elle correspond aujourd'hui au parc Jeanne-Mance, prolongé du côté est jusqu'au boulevard Saint-Laurent. On peut imaginer que la présence des courses sert bien les affaires de l'auberge!

À l'été 1815, Phineas Bagg se retire du partenariat, laissant le tout à son fils. On apprend alors la composition du fonds de commerce : provisions, alcool, meubles d'hôtellerie, verrerie, chevaux, vaches, charrues et traîneaux. (L'un des chevaux disparaît à ce moment. Stanley Bagg annonce dans la *Gazette de Montréal* du 7 août une récompense de DIX PIASTRES pour des informations permettant de trouver le cheval... ou son voleur.) Stanley lui-même cède le bail à un autre aubergiste à la fin de 1817. Mais l'histoire ne finit pas là : le 5 août 1819, Stanley Bagg épouse Mary Ann Clark, la fille de John Clark. Mary Ann reçoit de son père en cadeau de mariage une maison de deux étages en pierre des champs, Durham House. La maison – aujourd'hui remplacée par la banque TD sur Saint-Laurent au coin de la rue Prince-Arthur – est entourée de jardins et vergers sur une superficie de 24 arpents.

ILS AURONT UN FILS UNIQUE, Stanley Clark Bagg (1820-1873), qui ne s'occupera pas du pâturage du bétail. Il n'aura même pas le temps d'exercer longtemps sa profession de notaire, car il sera accaparé par la gestion immobilière. À la fin de sa vie, ses propriétés qui s'étendent de la rue Sherbrooke à la rivière des Prairies comprennent encore plusieurs fermes en exploitation. La génération suivante sera aussi occupée à les gérer... en vendant des lots à bâtir dans un contexte d'urbanisation fulgurante!



« *Montreal from above the race course* » John Elliott Woolford, 1824,
 Source : Bibliothèque publique de Toronto, Collection Baldwin 902.1.29

Le peintre s'est placé sur le flanc de la montagne, dans l'axe de la rue Marie-Anne dans la première boucle du chemin Olmsted. Aujourd'hui on ne voit plus rien de cette scène, à cause des grattes-ciel et surtout de tous les arbres qui bloquent la vue.

1A, Kiosque d'observation de la piste de course / **1B**, Mile End Lodge (Saint-Laurent / Bagg), maison de John Clark construite vers 1815 et démolie vers 1914 / **1D**, Durham House (Saint-Laurent / Prince-Arthur), maison de Mary Ann Clark et Stanley Bagg construite vers 1815, démolie vers 1928 / **1E**, Maison Torrance (1818-1825) puis Molson (1825-1910), nommée Belmont Hall (Saint-Laurent / Sherbrooke) / **1H**, ? Bâtiments de ferme de John Platt et de Charlotte Mount veuve Genevay / **2C**, Le moulin à vent du fief Closse (1797) sur la Côte-à-Baron (Saint-Dominique / Prince-Arthur) / **2F**, Une maison de la rue Sherbrooke (John Wilson?) / **3A**, Église Saint-Antoine-de-Padoue à Longueuil / **3B**, Installation militaire de l'île Sainte-Hélène / **3C**, La nouvelle cathédrale Saint-Jacques (1823-1852; Saint-Denis / Sainte-Catherine) / **3G**, La prison, rue Notre-Dame (1808-1836), et à sa droite le palais de justice (1800-1844) / **3H**, Chapelle de la Congrégation Notre-Dame (1693-1856) / **3J**, Christ Church (anglicane; 1814-1856), rue Notre-Dame / **3K**, Église Notre-Dame (ancienne, 1672-1829), place d'Armes / **4B**, Mont Saint-Bruno / **4C**, Mont Saint-Hilaire / **4E**, Mont Rougemont / **4J**, Monts Shefford et Brome.

Pour en savoir plus

Voir l'article du même auteur, « À la recherche du cheval perdu de Stanley Bagg, et des origines du Mile End », dans *A la recherche du savoir : nouveaux échanges sur les collections du Musée McCord* (MultiMondes, 2015).

Actes notariés : J.A. Gray, acte no 2874 du 17 octobre 1810 et no 3128 du 25 mai 1811. J. Desautels, acte no 1705 du 26 juin 1815 et no 3383 du 14 novembre 1817. N.-B. Doucet, acte no 6489 du 5 août 1819.

Sur la famille Bagg : Janice Hamilton, writinguptheancestors.blogspot.com



LES JARDINS DE L'ANCIENNE INSTITUTION DES SOURDES-MUETTES

Marie-Claude Béland, M.S.I.
Archiviste professionnelle,
Responsable des Archives historiques Providence

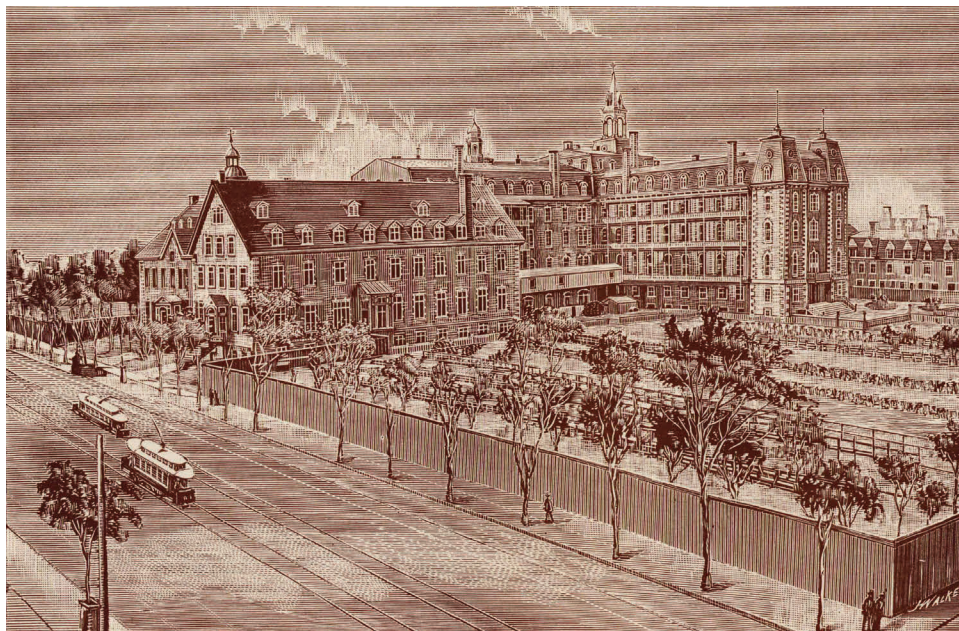
Bien que l'œuvre de l'enseignement aux filles sourdes ait débuté chez les Sœurs de la Providence en 1851 au village de la Longue-Pointe¹, l'immeuble qui leur fut dédié ne fut érigé qu'en 1864. « Cette maison était seule au milieu d'un champ; nos voisins étaient à cinq arpents, nous n'avions ni macadam, ni trottoir; en printemps et en automne, les chevaux étaient dans la boue jusqu'à la mi-jambe. Nous laissions dans ces borbiers nos chaussures. Cependant il fallait sortir pour vivre, et même pour avoir de l'eau; aussi les travaux étaient ardues. »²

DE NOMBREUX arbres entouraient alors le nouveau bâtiment; plusieurs furent abattus pour permettre la création d'une cour d'école pour les étudiantes et de récréation pour les religieuses, mais également pour permettre de cultiver des jardins (fleurs et potager). Comme pour la plupart des institutions du XIX^e siècle, un jardin était essentiel pour nourrir la grande maisonnée constituée de sœurs, d'élèves et de pensionnaires adultes. Les Sœurs offraient également une soupe populaire aux démunis du

quartier. La jardinière devait fournir quotidiennement à la dépensière³ « les fruits et les légumes qui [étaient] nécessaires aux besoins des cuisines »⁴. Les Sœurs vendaient également les fruits de leur labour car, dès 1867, les registres des recettes mentionnent comme revenus les produits du jardin. Par contre, aucun renseignement n'a été trouvé sur ce qui y était cultivé : légumes, fruits, plantes ou herbes.

DANS LA DESCRIPTION de fonction de sœur Marie-de-la-Présentation (Louise-Alice Langlais) entre les années 1931 et 1938, il est dit qu'elle était « chargée des employés du jardin, du poulailler et de la confection des matelas »; donc il se peut, qu'à partir de ces années, du personnel séculier ait été engagé pour accomplir ces tâches, puisque nous n'avons aucune information comme quoi des religieuses y ont été assignées.

« En avril [1878], l'Institution réussit providentiellement à faire définitivement l'acquisition du terrain s'étendant de



À gauche, la première bâtisse (avec le dôme), construite en 1864, donne sur la rue St-Denis, où l'on voit les tramways. Ce bâtiment a été détruit en 1899. Les jardins se trouvent du côté de la rue Cherrier.

Source : Archives Providence Montréal

celui de l'établissement à la rue Cherrier. [...] L'exigüité de notre jardin, de nos cours et de plus l'urgence de prévenir les inconvénients qu'aurait inévitablement amenés l'avoisinement (sic) de constructions étrangères, rendaient cette acquisition absolument nécessaire. »⁵ En 1886, après la construction d'une nouvelle maison, des améliorations générales furent effectuées aux terrains; la cour fut assainie et il y eut « plantations d'arbres fruitiers »⁶.

BIEN QUE les produits du potager et des arbres fruitiers servaient foncièrement à la cuisine, le jardin avait également une fonction utilitaire pour les sœurs. En effet, le livre des habitudes, directives et usages de la congrégation, nommé le *Coutumier*, mentionne clairement que les religieuses doivent prendre l'air quotidiennement lors des « récréations » (temps de repos) et faire des exercices corporels dans les jardins de l'établissement. Il s'agissait fondamentalement de conserver une bonne hygiène physique et mentale.

PENDANT PLUS de 80 ans, plusieurs religieuses se sont relayées comme jardinières. L'humilité et la discrétion, qualifiant les sœurs en général, furent encore davantage les vertus de celles qui ont été assignées à cette modeste tâche. La plupart des sœurs ayant œuvré dans l'Institution des Sourdes-Muettes ont travaillé, à un moment ou un autre, comme cuisinières, dépençières ou comme responsables du poulailler et de la basse-cour.

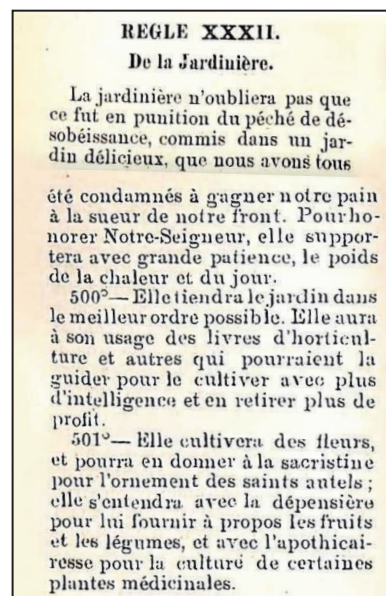
LA RELIGIEUSE qui a été le plus longtemps chargée des jardins de l'Institution fut sœur Marie-Albine (Georgina Champagne). Elle y a travaillé pendant 25 ans puis, au moment de sa retraite, elle est retournée à ce travail qu'elle aimait tant. Sœur Marie-Albine fut aussi économiste⁷ (1903-1906) et supérieure (1906-1908) de l'établissement.

EN 1898, à la suite de la destruction du premier bâtiment de l'Institution des Sourdes-Muettes à cause d'un sol glaiseux trop instable, le dôme (clocher) a été conservé; il fut alors placé dans la cour, près du jardin de l'établissement. Il a d'abord servi de lieu pour la confection des matelas, puis devint un oratoire dédié à Notre-Dame-du-Bon-Conseil en 1936, jusqu'à sa destruction en 1955.

ENTRE 1954 et 1961, pour l'élargissement des rues Berri, Cherrier et Roy, des expropriations de larges bandes de terrain appartenant aux Sœurs ont eu lieu. Les dépendances et hangars furent alors détruits et ce fut le début de l'asphaltage des jardins et de l'abattage des arbres. C'est aussi à ce moment que le pavillon Saint-Joseph a été construit au coin des rues Cherrier et Berri⁸.

EN 1975, l'enseignement aux sourdes, dans l'immeuble du 3725 rue St-Denis, cesse à cause des changements apportés par le ministère de l'Éducation du Québec. Les Sœurs de la Providence quittent définitivement l'Institution en 1978, laquelle sera acquise par la Corporation d'hébergement du Québec l'année suivante. Les bâtiments actuels prolongent le souvenir inestimable de cette œuvre unique au Canada; espérons qu'on reconnaisse leur valeur patrimoniale et qu'ils seront préservés.

EN CES TEMPS surréels où l'on souhaite retrouver une certaine autonomie alimentaire, il semble justifié de rendre un modeste hommage aux jardinières d'antan en rappelant l'extrait qui suit : « [...] elle sera l'auxiliaire du Bon Dieu dans cet emploi de jardinière; elle plante, elle arrose, elle arrache les mauvaises herbes et Dieu donne l'accroissement. »⁹



Responsabilités de la jardinière.

Tiré du *Coutumier* des Sœurs de la Charité de la Providence, 1868.

Source : Archives Providence Montréal

Notes. — **1.** À l'époque, Longue-Pointe était un village à l'est de Montréal. De nos jours, il s'agit de l'arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve. **2.** Chroniques de l'Institution des Sourdes-Muettes 1851-1898. Archives Providence Montréal. **3.** La sœur *dépençière* était responsable de la « dépense », c'est-à-dire de la réserve de nourriture de l'établissement. **4.** *Coutumier* des Sœurs de la Charité de la Providence 1868. **5.** *Idem.* **6.** *Idem.* **7.** La sœur économiste était responsable des finances de l'établissement. **8.** Dossier documentaire sur l'évolution physique et historique de l'Institution des Sourdes-Muettes, par Brodeur Consultants en collaboration avec Soraya Bassil, enr., mars 2016. **9.** Extrait de la notice nécrologique de sœur Martin-de-l'Ascension, s.p. (Délia Vincent), décédée en 1958; elle a travaillé aux jardins de l'Institution entre 1908 et 1913.



Gabriel Deschambault
Secrétaire de la SHP

LA FERME LOGAN ...UN FERMIER EN CRAVATE!

CE MATIN-LÀ, je cherchais un angle d'approche pour vous parler de cette fameuse ferme Logan. Véritable légende du Plateau-Mont-Royal et ancêtre du parc La Fontaine, son histoire n'a rien d'ordinaire et vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Voyons donc ça.

COMME j'habite un troisième étage sur l'avenue Christophe-Colomb, je regarde vers l'est par la fenêtre et, en fermant les yeux, j'imagine facilement le paysage qui me servira de cadre pour cet article : les pâturages, les animaux et les clôtures de la ferme Logan se distinguent très bien, puisque la bordure ouest de cette ferme se trouve près de la rue De Lanaudière, à vue d'œil...

JE peux aussi très bien apercevoir, un peu plus loin, à la hauteur de la rue Garnier, l'incroyable villa que la famille Logan s'était fait construire en 1840 : la villa Rockfield. À cette époque, il n'y a pas encore d'arbres ou de constructions qui bloquent la vue; je vois très bien la ferme.



« Maison de ferme » de la famille Logan.

Source : Bibliothèque et archives Canada PA-050934

L'HISTOIRE débute avec le patriarche de la famille, James Logan (1726-1806), qui arrive d'Écosse en 1784 et devient boulanger dans le Vieux-Montréal. En 1788, il achète un lopin de terre qui s'étend des rues La Gauchetière à Laurier et, en largeur, des rues Papineau à Panet (De Lanaudière). L'histoire ne dit pas quelles sont ses intentions; souhaite-t-il cultiver la terre ou faire un investissement immobilier?

À SON DÉCÈS, son fils William prend la relève et agrandit la terre en faisant une acquisition à l'est, en 1811. William et ses enfants vaquent à leurs affaires, à leurs études ou à leurs différents commerces, autant en Angleterre que de ce côté-ci de l'Atlantique. Un des fils de William, James Logan (1796-1865), dit « le jeune », demeure quant à lui à Montréal et, bien qu'il devienne un homme d'affaires aguerri et un notable reconnu, il semble aussi s'intéresser à cette ferme familiale. Il agrandit encore la propriété en 1825, en faisant une autre acquisition toujours à l'est du lopin original.

POURTANT, en réalité, on ne sait pas grand-chose de ce qui se passe sur cette ferme depuis le début de son existence. Qu'est-ce que James Logan « le vieux » a fait avec la terre? Qu'est-ce que son petit-fils, James « le jeune » fabrique avec la ferme depuis tout ce temps? L'histoire est peu bavarde sur cette période. On comprend qu'il y a déjà des bâtiments sur cette propriété, mais si l'on souhaite s'y installer convenablement, il faut faire les choses comme il faut.

C'EST AINSI qu'en 1840, James Logan « le jeune » fait construire une magnifique villa à l'italienne, digne des plus belles demeures du *Golden Square Mile* du centre-ville. La villa Rockfield s'installe à un endroit qui correspond aujourd'hui à la rue Garnier, tout juste au sud de l'avenue du Mont-Royal. À l'époque, elle est perdue dans la nature; il n'y a pas âme qui vive dans les alentours.

IL EST ÉVIDENT que James n'est pas intéressé à la culture maraîchère traditionnelle; il n'a que faire d'une si grande surface à cultiver. De plus, la poussée de l'urbanisation de la ville amène la famille à se départir des terrains qui sont au sud de la rue Sherbrooke. En 1845, c'est au tour de la partie au sud de la rue Rachel à être vendue à la province du Canada, afin de servir aux exercices militaires. Bon! James possède maintenant un terrain à une échelle un peu plus intéressante pour s'amuser et pour faire de l'agriculture de haut vol. Notre fermier en cravate est à pied d'œuvre!

EN 1848, il invite un compatriote écossais du nom de Thomas Irving afin qu'il prenne charge des travaux pratiques de la ferme Logan. James a des idées, mais c'est Thomas Irving qui l'aide à les mettre en forme. Nos deux compères ne font pas les choses à moitié et James participe, au fil du temps, à diverses expositions internationales afin de présenter son travail.

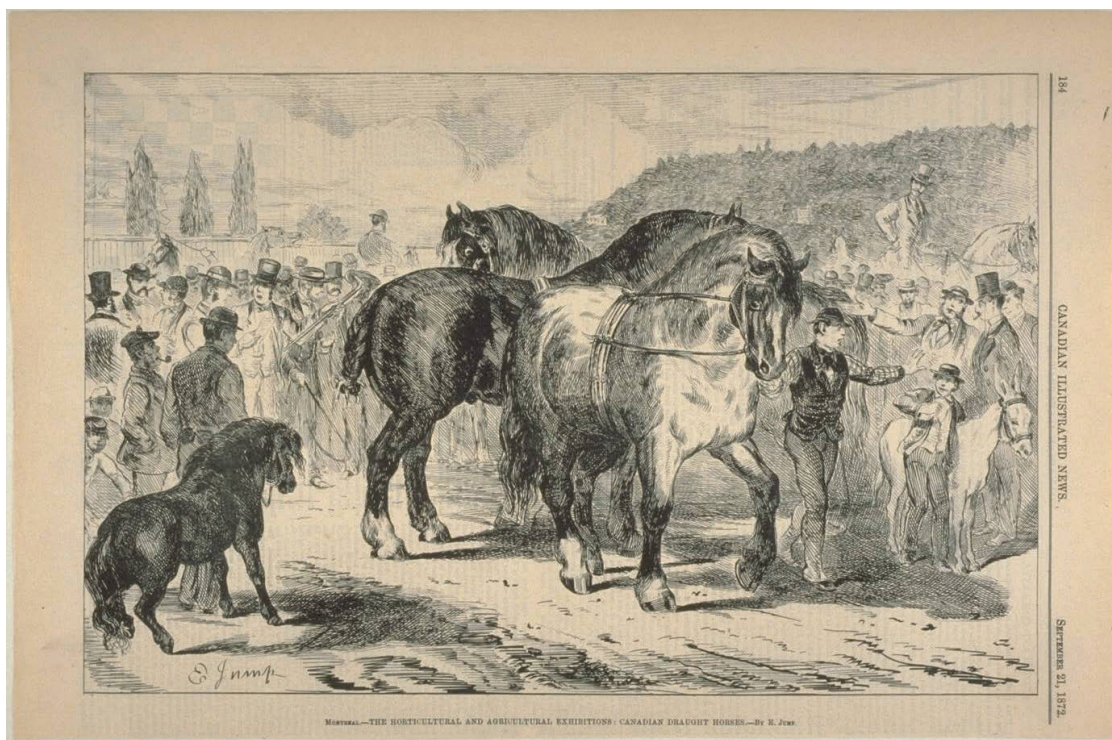
À MONTRÉAL, en 1860, cette équipe va connaître la gloire. C'est le début de la mode des grandes expositions agricoles et industrielles, et Montréal construit le fameux Crystal Palace rue Sainte-Catherine pour les recevoir. Montréal est fébrile; le Prince de Galles est en ville pour inaugurer le pont Victoria et visitera cette

exposition, lui apportant du prestige. La ferme Logan ne sera pas en reste.

LE Dictionnaire historique du Plateau-Mont-Royal fait état du succès de notre duo en ces termes : « En 1860, James Logan rafle une grande partie des premiers prix pour ses taureaux et génisses *Ayrshire* et pour ses étalons et poulains *Clydesdale*. Il n'obtient que le 5^e prix pour son beurre, mais le premier rang pour son blé de printemps, le blé d'Inde en épis, les carottes blanches de Belgique, les betteraves champêtres et les betteraves à sucre, ... et de nombreux autres prix. »

APRÈS le décès de James, Thomas Irving poursuit le travail agricole et veille à l'intendance de la ferme pour la famille Logan. En 1872, la famille procède au lotissement de la ferme, mais conserve tout de même le lopin au sud de l'avenue du Mont-Royal, entre Marquette et De Lanaudière où sont situés la villa et les bâtiments.

LE LONG et complexe règlement de la succession fera en sorte que le développement immobilier sera tardif sur cette section de l'avenue et dans le secteur immédiat. La petite « maison de ferme », abandonnée, sera démolie en 1908.



Chevaux de trait à l'exposition agricole.

Source : BAnQ / Canadian Illustrated News, 21 septembre 1872



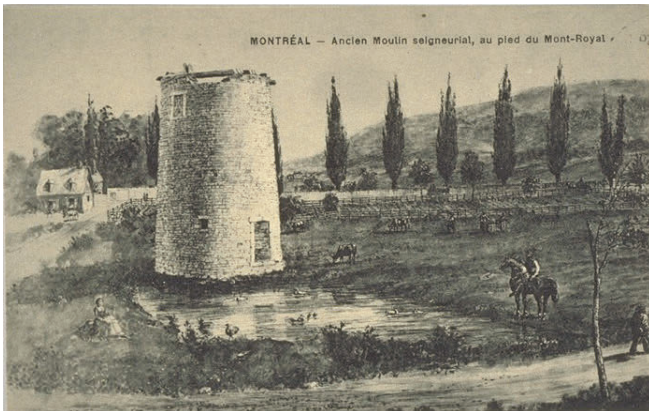
Huguette Loubert
Directrice du Centre de documentation et d'archives de la SHP

CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES

LES LIVRES traitant d'agriculture sur le Plateau sont plutôt rares. C'est pourquoi, dans cette chronique, je vous propose deux sujets documentés : un moulin et une serre, deux aspects du passé de la vie agricole sur notre territoire.

UN MOULIN SUR LE PLATEAU

TRÈS TÔT, la population montréalaise a compris que les terres du plateau entourant le sud du Mont-Royal avaient un grand intérêt pour l'agriculture. Du boulevard Décarie jusqu'à la rue Papineau, une large bande de terre était particulièrement fertile. Les cultures maraîchères et céréalières avoisinaient les vergers et les pâturages.



Ancien moulin. Source : BA nQ 0002633377 / CP2935

DE NOMBREUX moulins pour moudre le blé parsemaient l'Île de Montréal. On a retrouvé dans les archives, un contrat pour en construire un sur la Côte-à-Baron. En voici la description, en utilisant des extraits de ce contrat.¹

LE 19 JANVIER 1797, un marché était conclu entre Louis-Charles Foucher, domicilié sur la Place d'Armes, et

Jean-Baptiste Saint-Louis, maître charpentier, domicilié au faubourg Saint-Laurent, devant le notaire Jean-Guillaume Delisle.

« Le Maître Saint-Louis promet et s'oblige faire et parfaire aux dires d'experts et gens à ce connaisseurs, un moulin à vents sur la cote du Baron près de cette ditte ville, à la place qui lui sera indiqué par le dit sieur Foucher, et les matériaux nécessaires pour sa construction tant extérieurement que intérieurement seront fournis par le dit maître Saint-Louis, entrepreneur, a la réserve néanmoins de la pierre et du sable, qu'il lui sera loisible de prendre sur le terrain appartenant à Pierre Foretier, ecuyer, sur la ditte cote. »

Sur lors la description du moulin lui-même :

« Le dit moulin a vent aura dix huit pieds de dehors en dehors la muraille aura quatre pieds en terre et vingt quatre pieds hors de terre, faisant en tout vingt huit pieds de hauteurs. La meule du moulin aura cinq pieds de diamètre comprenant de bonne pierre à moulange bien plâtré et convenablement fabriqué ainsi qu'il est d'usage. »

IL DEVRA de plus construire une petite maison de bois près du moulin, de dix huit pieds de longueur par seize de largeur avec trois ouvertures, pour laquelle il fournira également les matériaux tant pour l'intérieur que l'extérieur, ainsi que la cheminée. Elle devra être livrée clefs en main en même temps que le moulin, le 15 juillet suivant.

LE MARCHÉ est conclu pour six mille livres ou shillings de vingt coppres² dont deux mille quatre cent livres en avance, dix huit cent livres à la moitié des travaux et huit cent livres quand les travaux seront complétés et inspectés.

UNE SERRE SUR LA CÔTE-À-BARON

La villa Lunn qui était située au coin nord-est de la rue Sherbrooke et de l'avenue du Parc était impressionnante par son style néo-classique et sa colonnade avec fronton. De la terrasse Sherbrooke, elle surplombait la basse-ville avec une vue imprenable jusqu'aux Montérégiennes.

En 1821, William Lunn épousait Margaret Fisher, la veuve de William Hutchison, un prospère marchand montréalais. Ce dernier avait construit en 1815 une grande villa sur la propriété voisine, à l'ouest de celle que Lunn achètera quelques années plus tard. On était alors au début de la construction des grandes villas de la terrasse Sherbrooke, entre Bleury et Saint-Laurent, par des hommes d'affaires dont la plupart était originaire des Îles britanniques.

C'est en 1833 que William Lunn achète le terrain et construit sa villa. L'avenue du Parc qui devait plus tard séparer les deux propriétés, ne sera ouverte qu'en 1865. Les deux villas seront occupées par quatre générations de la famille Hutchison-Lunn jusqu'aux années 1886-1890. La villa Lunn sera détruite au début des années 1920 et remplacée par un édifice commercial.

William Lunn, né à Davenport en Angleterre, était homme d'affaires, homme politique et éducateur³. C'est dans le domaine de l'éducation qu'il a le plus contribué à la société montréalaise. Par ailleurs, il aimait le jardinage et avait fait construire une grande serre à l'arrière de sa maison. À cette époque, plusieurs grandes maisons bourgeoises possédaient une serre à Montréal. On se souviendra de celle de la maison Van Horne démolie en 1973. Cependant, celle de William Lunn est

remarquable par sa taille et elle est bien documentée. Elle était entourée de grands jardins potagers et floraux, ainsi que d'un petit verger; M. Bergholz, un talentueux jardinier, secondait M. Lunn.

Dans un article du magazine publié à New York, *The Horticulturist and Journal of Rural Art and Rural Taste*, du 1^{er} octobre 1854, on trouve cette description (traduite de l'anglais) :

« Le jardin de fleurs de M. William Lunn, planté avec beaucoup de goût, est entouré en partie par de la vigne. Il y a également une serre longue et étroite où poussent en quantité des plantes du marché comme les roses, les pélargoniums, la verveine et autres variétés herbacées. »

L'auteur de l'article était assez critique pour les autres jardins montréalais en les comparant avec les jardins américains, si bien que l'éditeur s'est senti obligé d'ajouter une note pour montrer son désaccord. Ce dernier mentionne avoir visité Montréal quelques années plus tôt et avoir été très impressionné par le bon goût et la bonne tenue de plusieurs jardins, particulièrement par les excellents légumes offerts sur le marché. Il poursuit en disant qu'étant donné le climat rigoureux de Montréal, ces jardins pouvaient se comparer favorablement à ceux des villes américaines et que les serres privées étaient en avance par rapport à celles de populations semblables.

En survolant ces années, on ne peut que remarquer la disparité contemporaine entre les grandes villas du sud du Plateau d'alors, avec le développement laborieux au nord du territoire du Plateau des carrières, et ses petites maisons de bois...



La maison Lunn, Montréal, vers 1866-1870.

Photo : James Inglis, Musée McCord

Notes. – 1. Contrat : notaire Jean-Guillaume Delisle No-2351, BAnQ /CN601,S121 /mic. # M-620.246). Paléographie Jules Guérard, 20 décembre 2007. 2. Coppres : ancienne forme de sou. 3. Biographie LUNN WILLIAM- Volume XI, Dictionnaire biographique du Canada.



Justin Bur
Membre de la SHP et de Mémoire du Mile End

JARDINS SUR LES TOITS DU PLATEAU

LE PLATEAU a été la pépinière d'une initiative visant à aider les citoyens et organismes communautaires à augmenter leur souveraineté alimentaire en cultivant des jardins sur les toits. Le programme « Des jardins sur les toits / *The Rooftop Garden Project* » a lancé son jardin de démonstration en 2004 sur le toit de l'édifice de l'ÉNAP, au 4750 av. Henri-Julien, dans le Mile End. Cette initiative était un partenariat entre deux organismes longtemps établis sur le Plateau : Santropol Roulant et Alternatives.

SANTROPOL ROULANT, fondé en 1995 par des employés du Café Santropol de la rue Saint-Urbain, est d'abord un service de popote roulante. Un organisme avec une culture organisationnelle innovante, gérée surtout par des jeunes, le Roulant attire des centaines de bénévoles – souvent des étudiantes et étudiants universitaires, mais sans restriction d'âge – pour préparer, emballer et livrer des repas cinq jours par semaine, toute l'année, à des personnes en perte d'autonomie dans les quartiers montréalais situés autour de la montagne. Au fil des ans, le Roulant s'est diversifié en ajoutant un atelier de réparation de vélos et un volet important d'agriculture urbaine.



ALTERNATIVES, fondé en 1994, est un organisme de développement communautaire international. À première vue, ce serait un partenaire surprenant pour un projet d'agriculture urbaine. Alternatives voulait faire des échanges productifs entre des techniques de jardinage développées ailleurs dans le monde et l'expérience d'enracinement communautaire d'organismes montréalais comme le Roulant. À Montréal, Alternatives a promu le jardinage dans des bacs à réserve d'eau, une technique initialement expérimentée en Amérique latine.

EN 2007, à cause de travaux sur l'édifice de l'ÉNAP, le jardin initial a déménagé sur le campus de l'université McGill. Enfin, en 2011, le Santropol Roulant établit un jardin permanent sur le toit de son nouveau siège, au 111 rue Roy Est. Ce jardin continue à fournir une portion significative des fruits et légumes des repas servis par l'organisme. Depuis 2012, le Roulant fait de la culture maraîchère à Senneville, ce qui lui a permis d'offrir, en plus, des paniers bio sur le Plateau.



Vous pouvez obtenir plus d'informations sur les organismes cités dans cet article en consultant leur site : santropolroulant.org et alternatives.ca.

DEVENEZ MEMBRE POUR L'ANNÉE 2021

Devenez membre de la SHP pour aussi peu que 20 \$ par année, ou membre à vie pour 300 \$ (un reçu pour fins d'impôt de 280 \$ sera remis), et recevez notre bulletin gratuitement, en plus d'avoir la chance d'assister à nos activités et conférences. La SHP étant reconnue organisme de charité, nous émettons des reçus officiels d'impôt pour les dons. Notez que la cotisation annuelle est de 20 \$ pour la période du 1er octobre 2020 au 31 décembre 2021.

Remplissez le formulaire ci-dessous et faites-le parvenir avec votre cotisation à l'adresse suivante :

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

CENTRE DE SERVICES COMMUNAUTAIRES DU MONASTÈRE, 4450, RUE SAINT-HUBERT, LOCAL 419, MONTRÉAL H2J 2W9

Nom : _____ Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ Téléphone : _____

Courriel : _____ Date : _____

Adhésion annuelle : 20 \$ x _____ années. Total : _____ Chèque Mandat postal Argent comptant

Don à la SHP (déductible d'impôt) : _____

Commentaires ou suggestions : _____



STEVEN GUILBEAULT

député de Laurier—Sainte-Marie

Contact

800 boul. de Maisonneuve Est, Téléphone : 514-522-1339
Bureau 604, Télécopieur : 514-522-9899
Montréal, Québec
H2L 4L8 Steven.Guilbeault@parl.gc.ca

Ruba Ghazal

Députée de Mercier

1012 av. du Mont-Royal Est, Bur. 102
Ruba.Ghazal.Merc@assnat.qc.ca
T: 514-525-8877



Conteux du village

Transmetteur de souvenirs

André Laniel

Conférencier - Guide-animateur
andre.laniel@videotron.ca

15713, rue de la Caserne
Sainte-Geneviève, Qc H9H 1G2

(514) 626-9912



Avis à nos annonceurs

Si votre entreprise souhaite publier une carte ou un texte publicitaire dans une de nos prochaines éditions, veuillez contacter

Amélie Roy-Bergeron,

chargée des communications, par courriel à :
SHP_communications@histoireplateau.org

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VOUS REMERCIE POUR VOS CONDOLÉANCES

Robert Ascah, Ginette Bergeron, Marie-Andrée Boivin, Anne-Marie Boucher, Lise Bourque, Serge Bousquet, Elena Broch journal Métro, Jean Carrier, Louis Charland, Marie-Ève Côté, Louise Dazé, Thérèse Drapeau, Alice Elm, Michel Gagné, Michelin Gagné-Gingras, Katleen Giroux, Aline Grenon, Christine Guillemette, Hélène Hervieux, Lorne Huston, Linda Lachance, Guy Laperrière, Anita Lavallée, Dominique Lemay, Nicole Lépine, Louis Lemoine, Lise Lortie, Pauline Morier, Bernard Mulaire, Marie Noël, Ange Pasquini, Gilbert Prichonnet, Gaétan Sauriol, Michel Tanguay, Carole Thibeault, Robert Thériault, Myriam Wojcik.

HOMMAGES À NOTRE PRÉSIDENT LAISSÉS PAR DES GROUPES OU DES PERSONNES AMIES DE NOTRE SOCIÉTÉ

Société historique de Montréal

.... Richard Ouellet était un président dédié et un modèle pour les dirigeants de sociétés historiques.

Mario Robert

...Alors que j'étais aux Archives de la Ville de Montréal, j'ai eu l'occasion de d'échanger avec lui à plusieurs reprises. Il a été un président dédié et un modèle pour ceux qui dirigent des sociétés historiques. Merci Richard!

Marie-Thérèse Laliberté, Religieuses Hospitalières de saint-Joseph.

...L'annonce de sa maladie et de son décès nous ont peinées. Il est parti trop tôt. Toutes celles de chez nous qui l'ont côtoyé, conservent de lui un excellent souvenir. Il était un passionné pour l'histoire. Les petits efforts que nous faisons pour la sauvegarde du patrimoine, l'intéressaient. Il y a quelques années, avec la Société d'histoire du Plateau, il avait rendu hommage à notre congrégation, les Hospitalières de Saint-Joseph. Cette attention n'a pas été oubliée. Merci!

Richard M. Bégin, président Fédération histoire Québec

...Nous nous souviendrons de Richard Ouellet comme d'un homme humble et courageux qui a traversé plusieurs épreuves. Nous nous rappellerons aussi avec respect de son grand dévouement auprès des gens de sa communauté, de ses actions bénévoles auprès de la Société d'histoire et de toutes les réalisations qu'il a accomplies pour le bénéfice de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal.

Ruba Ghazal, député de Mercier à l'Assemblée nationale

.... Son engagement et son amour du Plateau Mont-Royal ont marqué notre quartier. Que son incroyable parcours nous inspire pour poursuivre son œuvre.

Yves Desjardins pour Mémoire du Mile-End

...Toutes mes condoléances à la famille de M. Ouellet, à ses amis et aux membres du conseil d'administration de la SHPMR. Je sais à quel point cette perte est importante.

France Langlais, Secrétaire générale SSJB de Montréal

....Au nom de notre Présidente Marie-Anne Alepin et des membres du Conseil général, la SSJB de Montréal tient à exprimer ses sincères condoléances à la Société d'histoire du Plateau et à sa famille. Monsieur Ouellet, intéressé aux institutions, était un de nos membres.

Marianne Giguère, conseillère de ville, Plateau-Mont-Royal district De Lorimier

....Quel choc, quelle tristesse. Toutes mes condoléances à sa famille et ses proches, dont vous tous, membres de la société d'histoire. Son héritage est majeur pour le PMR.

Alex Noris, conseiller de Ville, Plateau-Mont-Royal district Jeanne-Mance

....Je suis terriblement attristé par cette nouvelle. Mes condoléances à sa famille et ses amis ainsi qu'à toute l'équipe de la Société d'histoire.

Sébastien Parent-Durand

Mes sympathies à toute la famille de M.Ouellet ainsi qu'à l'équipe de la SHP, qui a fait ces dernières années un travail remarquable sous sa présidence. Merci à la SHP aussi pour ce message qui nous raconte si bien qui il a été. Je suis persuadé que l'équipe en place poursuivra sa mission avec brio.

Jean-Claude Robert

....Condoléances aux proches et aux amis. C'est une lourde perte pour la Société, mais son oeuvre va se poursuivre. Merci pour ce legs.

André Laniel, Société Patrimoine et histoire de l'Ile-Bizard et Sainte-Genève

....Je suis sous le choc d'apprendre cette malheureuse nouvelle. Je suis triste. Je perds un ami avec qui j'aimais placoté au téléphone. La dernière fois, ce fut en septembre. On devait se rappeler. Un jour, on se reprendra. J'offre mes plus sincères condoléances aux membres de sa famille, ses amis et amies ainsi qu'aux membres de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal.

Gilles Boismenu

....Je suis très attristé, je n'en reviens pas, j'ai de la peine à en parler. J'ai connu Richard en 2006 au début de l'aventure de la Société; un bel être humain; tu vas me manquer. Repose en paix, tu feras sûrement de belles rencontres en chemin.

